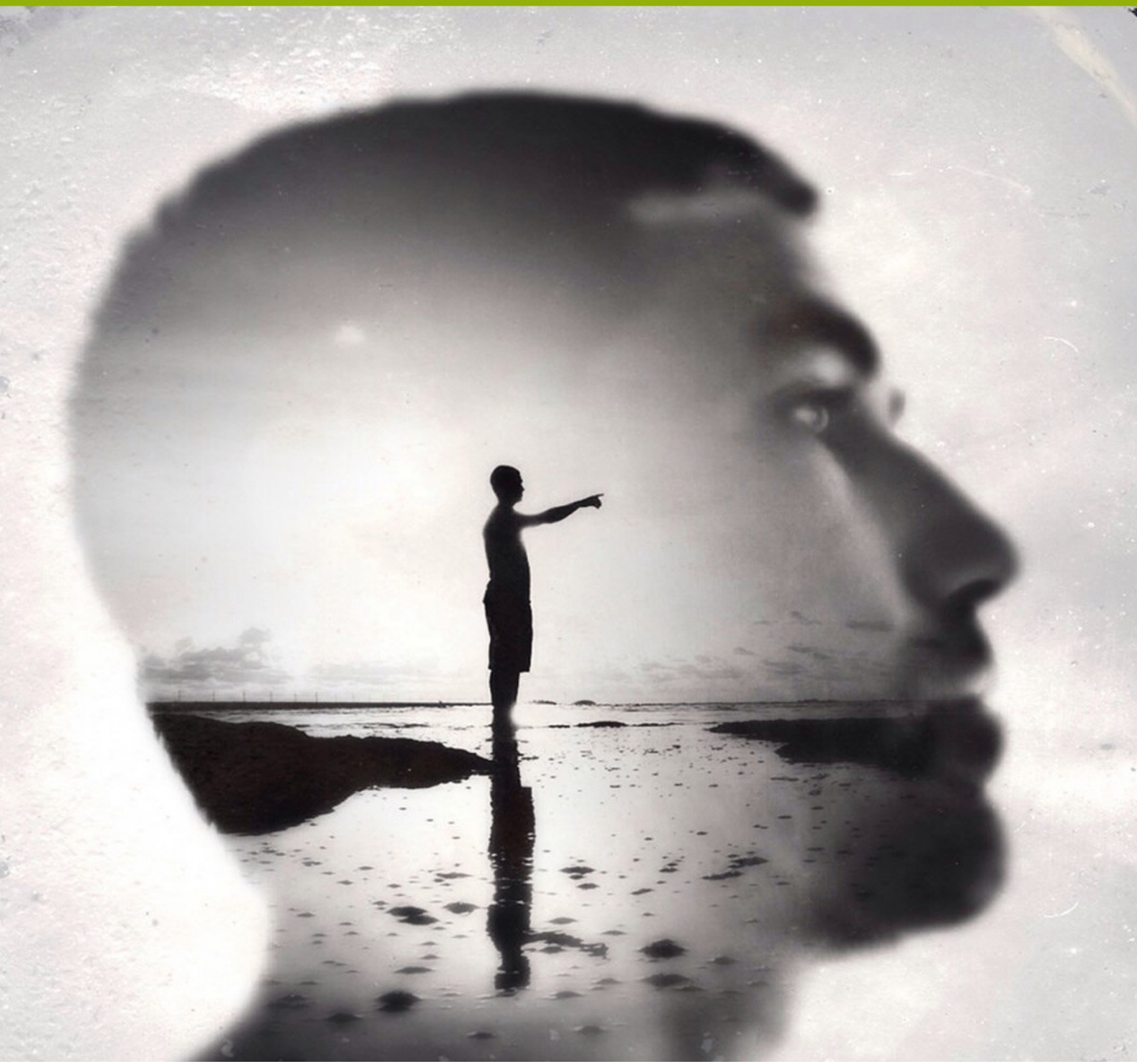


# L'éveilleur, le tonnerre

GANJI ANANKEA, IORI



## **Avant-propos**

Iori  
Iurikan  
Ganji

## **PREMIERE PARTIE**

Otage du système  
Les origines  
Un adversaire sans état d'âme  
Gloire au monde occidental  
Sous pression  
L'amour banni  
Une lumière à l'horizon  
L'apprentissage  
L'éveil  
Quitter  
Révélation  
Au-delà du corps  
Au-delà du mal

## **DEUXIEME PARTIE**

Colère : la face cachée de l'Eveil  
L'empire matérialiste ou le règne de l'égo

## **TROISIEME PARTIE**

La Mémoire des origines

## **QUATRIEME PARTIE**

« Connais-toi toi-même »  
De la dépression à la Mutation  
S'engager Les coulisses de la « personnalité »  
Souffrance et programme de réparation  
Activités de compensation et de réparation  
Le rituel du passage ou la seconde naissance  
Affronter les épreuves  
Notre entourage « Je t'aime - moi non plus »  
Les écueils  
Les obsessions

Le « spirituellement correct »  
De la médecine des origines à la médecine conventionnelle

## **CINQUIÈME PARTIE**

Techniques de guérison  
Quatre corps pour s'élever  
Conscientiser les besoins du corps  
L'alimentation et le jeûne  
En compagnie de la nature  
Vivre le Présent éternel  
De la relaxation à la méditation  
La méditation ciblée  
Les techniques de dépassement de l'égo : yoga et zazen  
Le non-agir (Wu Wei)  
L'immersion musicale  
La transe La poésie sacrée  
Le monde des Âmes  
S'incarner grâce aux plantes chamaniques

## **AVANT DE NOUS SEPARER**

La connaissance sous contrôle  
Les lendemains lumineux  
Playlist  
Propositions cinématographiques  
Bibliographie

## Première partie

\*\*\*

### Otage du système

1984. Rien ne me prédestinait à un tel avenir. Je portais en moi le poids des souffrances du monde, j'étais lourd et grave. N'ayant aucun accès à mes mystérieuses profondeurs, je vivais à la surface de ma conscience, déchiré par les informations que me transmettaient mes sens et mes émotions qui me parvenaient en bulles éclatées.

Depuis, j'ai plongé dans mes abîmes et y ai reconnu les abîmes de la société. J'y ai vu une telle laideur que je ne m'imaginai pas découvrir un jour tant de grandeur.

### Les origines

Je vis le jour à la fin du Salazarisme, dans le Portugal montagnard du nord (Serra da Estrela), austère et rural. La mort du dictateur ne mit pas fin au système despotique qui ne vit sa chute qu'en 1974, avec la Révolution des Œillets.

De cette société en miettes, ruinée, analphabète mais néanmoins digne, l'enfant que j'étais alors retient surtout des images de famille, magnifiques et colorées par l'amour qui régnait chez mes grands-parents. Je leur avais été confié par mes parents qui décidèrent de fuir le pays pour tenter leur chance en France, terre alors accueillante, puisqu'en forte demande de main d'œuvre. Le voyage serait périlleux car, officiellement, il était interdit de quitter le territoire. Mon père fit donc appel à un passeur pour les guider à travers monts et vallées, de la péninsule ibérique jusqu'au terminus parisien, gare d'Austerlitz. Trois années d'absence suffirent à les effacer de ma jeune mémoire. Chez mes grands-parents, j'étais comme une petite chenille dans un cocon d'amour : l'enfant-roi.

Nous étions nombreux à la maison, oncles et tantes célibataires se partageaient un espace fort réduit, et je me souviens également de ces nombreuses souris qui traversaient à la dérobée le faux

plafond en carton. Nous n'avions rien, juste un appartement modeste aux murs boursoufflés blanchis à la chaux, à deux pas de l'église dont le carillon sonnait tous les quarts d'heures.

Les commerçants en ville étaient rares, leur épicerie ressemblait à des cavernes d'Ali baba; grottes faiblement éclairées aux mille et une surprises multicolores. Nous vivions à la chaleur du feu de bois, ma grand-mère préparait de bons plats goûteux à partir des produits sains de la terre. Pas de micro-onde, pas de frigo ! Le « meuble à sel » se chargeait de conserver les aliments. Je me souviens de la jument que j'allais parfois visiter au rez-de-chaussée et que l'on me permettait de chevaucher. Comme cela me rendait fier !

Tout bascula lorsque mes parents revinrent me chercher trois ans plus tard. N'ayant aucune envie de les suivre malgré leurs magnifiques cadeaux, ma mère dû m'arracher aux bras de ma grand-mère. Quel choc ce fut ! Puis, je fus catapulté dans le monde bétonné parisien.

## **Un adversaire sans état d'âme**

Ce que je qualifierais de rapt me mena tout droit en enfer. « Discipline » devint le maître mot au sein d'un espace-vital de quelques mètres carrés. En effet, nous vivions avec ma tante, à quatre dans un F1 troglodyte, creusé au septième étage d'un immense rocher haussmannien. C'était très impressionnant mais surtout, très effrayant. Ces sept étages, il nous fallait les escalader à pied chaque jour.

Malgré la bonne humeur qui régnait au dernier pallié, abritant quatre familles issues du même village, je sus très vite que plus jamais je ne connaîtrais la joie.

Un homme d'un égoïsme monstrueux serait désormais mon tuteur, mon inquisiteur et plus tard, mon bourreau. Cet homme, avec qui je partagerais chaque instant de ma vie jusqu'à overdose, c'était bien entendu mon père.

Ce grand individu sec et antipathique me faisait peur, me terrifiait. Soudain, je n'existais plus. J'étais devenu un accessoire. La lumière qui luisait en moi fini par s'éteindre. Jusqu'à ce que je quitte le foyer, ma mère ne cessa de comploter contre ce despote pour me protéger de lui et de sa radinerie, s'attirant reproches et gifles. Mais elle ne pouvait rien contre les diverses humiliations et châtements, malheureusement trop fréquents.

Je me souviens de mon baluchon rouge de marin en caoutchouc que je trimbalais souvent avec moi quand nous sortions ensemble. J'y mettais quelques friandises, pansements, mercurochrome, boussole et plan de ville. J'avais huit ans et au fond de moi, j'étais déjà prêt à partir. Paré à toute

éventualité, j'attendais la moindre occasion de saisir ma chance et voguer sur d'autres océans. J'amusais beaucoup ma famille qui, ne comprenant rien, me prenait pour un « drôle » de petit bonhomme. Je ressentais déjà sans doute un besoin d'évasion et de liberté ; le besoin d'exister. Aujourd'hui quand je me retourne, je vois un enfant désespéré, seul et contraint de se retrancher dans la rêverie.

Un jour de sortie avec mes parents, je fus subitement submergé par une joie intérieure intense. Je me tournai vers eux et leur dit : « je suis tellement heureux que j'ai envie de pleurer de joie ! » Ils me répondirent sèchement que ce n'était pas des choses à dire, que c'était des bêtises. Parce qu'ils en avaient honte, ils s'employaient à tuer l'expression même de la vie. Censures et interdits faisaient implicitement parti du programme quotidien et écrasaient ma joie enfantine.

En 1984 j'avais dix-sept ans et pourtant, il m'était toujours interdit de sortir et de fréquenter des amis. Je dus décliner toutes les invitations de week-end entre copains qu'on me proposait. Je devais user de stratégies élaborées, uniquement pour vivre quelques heures de « folie ». Car lorsqu'on a grandi sans le sens de la liberté, les escapades « volées » se transforment vite en échappées folles, parfois destructrices.

L'argent et le travail allaient gangréner l'espace de communication et d'activité familial. Mon père n'acceptait aucune forme de rivalité sur son sol. Toute tentative d'échappatoire était vouée à l'échec. L'atmosphère domestique était emplie de ses besoins, de ses exigences, de ses ordres. Nous respirions, ma mère et moi, un air à couper au couteau. Ses humeurs, ses caprices dictaient la marche à suivre pour tout le monde. Et nous étions à sa merci car ; où se retrancher dans une telle promiscuité ? De plus, mes parents ignoraient royalement la notion d'intimité. Ils allaient et venaient librement de la salle de bain au salon, en passant par ma petite chambre de fortune, aménagée entre les deux.

Pour moi il représenta longtemps le parfait fasciste. Harcelé de critiques et remarques dévalorisantes, battu parfois, je n'eus bientôt d'autre choix que de me réfugier dans un monde onirique débordant. C'était ma façon de résister. Je créai mon parti de l'ombre : « Dessiner ou Mourir ». Et pour prendre le maquis, la feuille blanche devint mon horizon, mon souffle, mon unique espace de liberté !

## **Gloire au monde occidental**

La télévision et la radio faisaient diversion. Très vite, comme tous les enfants de ma génération, je devins addict. Je fuyais dans des mondes imaginaires, gymnastique dont j'ai fortement abusé.

Une fois de plus cependant, les choix de mon père s'imposaient à nous. Ainsi, chaque soir à vingt heures précises, le cultissime journal télévisé déversait sur nos assiettes bombes chimiques, mines anti-personnelles, marées noires et pollutions nucléaires. Nous nous mettions à table avec un politicien véreux ; un criminel traversait soudain la salle à manger et parfois même, des morts gisaient sur la moquette, en guise de dessert !

Tout le monde trouvait cela normal car Enfin, la vérité était faite sur ce monde ; un monde chaotique dont le JT cadrait les débordements, pour notre plus grand soulagement. Je ne remercierai jamais assez Jean-Claude Bourret de nous avoir sauvés du communisme ou d'avoir mis sous scellé le dangereux Mesrine. Zitrone, quant à lui, nous faisait rêver. Il m'avait présenté Grace de Monaco, et ça, je lui en serai à jamais reconnaissant. Souvent, durant la gazette télévisuelle, la beauté cristalline succédait à l'horreur la plus atroce.

Le bien et le mal, la beauté et l'horreur ; les valeurs du XXème siècle étaient fixées dans nos cerveaux ramollis à coups d'images choc. A l'époque, Paris Match diffusait un slogan désormais célèbre: « Le poids des mots, le choc des photos ». Aujourd'hui je me surprends à penser que l'univers Paris-Match continue de marquer nos mémoires et notre échelle de valeurs.

Mais j'étais fier d'appartenir à ce monde-là ! N'étais-je pas, moi aussi, un enfant qui valait trois milliards ? Combien de fois n'ai-je pas, justicier masqué, saisi mon fidèle canasson pour voler au secours du pauvre au cœur même de la nuit ! Non, je n'avais peur de rien ni de personne, d'ailleurs. Je ne vous cacherais pas qu'il m'était parfois difficile de dissimuler mes supers pouvoirs, jusqu'au jour où l'on surprit dans mon cartable de la Kryptonite ! Adieu l'anonymat... Bref, à dix-sept ans seulement, j'avais déjà sauvé le monde plusieurs fois de la catastrophe nucléaire et du terrorisme, si bien que mon personnage réel ne m'intéressait plus. Je me faisais l'effet d'un chien battu, tenu en laisse par des brigands de l'âme. Pour survivre, je me nourrissais par intraveineuse d'images héroïques fantasmagoriques.

Avec du recul, je réalise à quel point l'ensemble des messages télévisuels, qu'ils soient ludiques ou « informatifs », étaient façonnés par un sentiment de grandeur, valeur très culturelle. L'univers télévisuel nous dévoile en transparence le fantasme occidental d'un surhomme vivant dans une super-civilisation, notion développée par Nietzsche. Leur puissance d'impact sur l'imaginaire, leur attractivité et influence sur la psychologie de masse, m'apparaissent aujourd'hui particulièrement dangereuses. D'autant plus qu'il est difficile d'y échapper quand la télévision est allumée en permanence dans les foyers. Ainsi, avons-nous banni le silence de notre chaumière, comme une maladie honteuse, et subissons chaque jour un véritable « lavage de conscience ». (...)

- Extrait de L'Éveilleur le tonnerre, par Ganji et Iori